

## Texte d'Hélène STILLEBACHER

Les yeux chers se sont fermés sur leurs souvenirs, la voix qui s'est tue n'égrènera plus la triste mélodie des souvenirs de Ravensbrück. Mais mes amies qui aimaient l'entendre parler et se rappeler n'acceptent pas que tous ses souvenirs soient enterrés avec elle et me demandent avec émotion de vous les restituer. Elles ont raison, ce ne sont pas des souvenirs personnels qu'on enferme dans son cœur, ils appartiennent à notre mémoire collective.

Comment cette mère de famille est-elle entrée en résistance ? C'est une belle histoire qui se passe en septembre 1940. La France humiliée, effondrée était encore sous le choc de la défaite de juin 1940, et c'est à la foire de Crête à Thonon, qu'elle rencontra un ami instituteur, M. Lapraz. Tout en parlant, il plongea sa main dans un sac de blé ouvert à leurs pieds et lui dit : " Voyez ces grains, semez-les, chacun deviendra un épi. Ces épis ressemés couvriront alors un champ, et de champs en champs, ces premiers grains pourraient recouvrir la France ". Il en sera de même pour nous, les Français, qui voulons résister à la domination allemande. Réunissons-nous, faisons appel à des amis sûrs, et dites à votre mari de venir me rejoindre.

Et alors, M. Jules Nicollet constitua autour de lui sa 1ère dizaine d'amis résistants. Et petit à petit, il arriva à rejoindre d'autres réseaux, d'abord le groupe Froment, puis le réseau Action - Vény - Brutus répondant ainsi parmi les premiers à l'appel du Général de Gaulle. Au début, c'était très difficile d'être un soldat à mains nues, en face d'un occupant armé. Pas d'armes, pas de chef, pas de directives précises. Et puis tout s'organise, on arrive à recevoir par la radio de Londres, des conseils, des encouragements à continuer la lutte, il faut désorganiser et démoraliser l'ennemi, harceler l'occupant.

Il lui fut d'abord demandé en 1941, de faire passer en Suisse des officiers yougoslaves puis en 1942 des officiers polonais que j'ai revus fin août 44, alors qu'ils partaient s'engager pour continuer la lutte avec les Français contre l'Allemagne. En 1943, il lui fut confié le passage en Suisse de deux neveux du Général de Gaulle.

Entre-temps, sa maison était devenue une boîte aux lettres, un centre de ralliement de nombreux messagers de la Résistance. Notre mère, malgré ses cinq enfants et le danger encouru, avait accepté d'offrir sa maison pour travailler de plein cœur avec son mari, et nos amis résistants. Elle les accueillait, les nourrissait, les hébergeait et les réconfortait. Je ne peux dire de quelles missions chacun était chargé. En résistance, la loi du silence prévalait, moins on en savait, mieux cela valait en cas d'arrestations et d'interrogatoires. Mais nous, les jeunes, au contact de ces nombreux amis de passage, ardents patriotes, nous rêvions, nous refaisions le

monde. On imaginait une France plus juste, plus humaine, où le puissant tendrait la main au plus faible et où l'humilié retrouverait sa dignité d'homme.

En 1943, mes parents hébergèrent le grand résistant FTP Franck Boujard de Féternes (hélas assassiné par la milice) et son radio qui était directement en relations avec Londres et Alger. C'est ainsi que se préparèrent de nombreux parachutages d'armes dans le Chablais.

Et puis un jour, notre chef nous dit qu'il avait vu tourner autour de notre quartier une voiture avec un cadre goniométrique sans doute pour repérer l'endroit d'où partaient les émissions vers l'Angleterre.

Il fallut faire partir en hâte nos amis les radios. Plus tard, M. Mériguet un instituteur arrêté par la police française put nous faire parvenir un message disant que mon père lui aussi était fiché sur les listes des suspects et qu'il devait se cacher en Suisse pour avoir la vie sauve et surtout pour ne pas être arrêté, car sous la torture, on ne sait pas ce qu'un homme peut avouer.

J'ai aussi une autre grande admiration pour mes parents d'avoir eu le courage de cacher chez nous des familles juives, traquées par les Allemands et vouées au génocide à la grande honte de notre humanité.

Mais hélas, autour de nous, les amis tombaient, fusillés ou emmenés en Allemagne. Un mois après le départ de notre père, au 11, rue des Charmilles à Thonon, nous vîmes arriver la Gestapo. Ils fouillèrent la maison, ne trouvèrent pas notre père, alors ils emmenèrent notre mère, malgré ses cinq enfants.

Interrogée, elle fut battue durement. De cet interrogatoire brutal, il lui est resté une tache à la pommette qui rougissait par grand froid, c'était la cicatrice du coup reçu à la figure avec l'énorme chevalière d'un de ses bourreaux.

Ne sachant quel serait son destin, elle fut emmenée au PAX à Annemasse, qui était une prison de transit ; à son arrivée, le capitaine allemand lui reprocha durement, à elle, une mère de famille, de faire partie de ces " terroristes " qui faisaient tant de mal à l'armée d'occupation.

Elle lui répondit doucement que lui, l'officier allemand aurait fait la même chose si son pays avait été occupé.

La dignité du ton surprit l'interprète SS qui prit l'habitude de venir parler à la prisonnière pour lui expliquer que son combat à lui était le bon, que par la force des armes, il dominerait le monde. La voix douce répondait qu'on arrive à rien en semant le malheur et la terreur, que seule valait la libre entente entre les peuples.

Quelquefois, il l'injuriait, il lui disait que les Français étaient des hommes légers, des femmes sans vertu, une jeunesse pourrie. Elle ne s'effrayait pas de cette

violence et lui démontrait son erreur. Lui, qui croyait la France à genoux, il la trouvait debout devant lui. Qui sème le vent, récolte la tempête. Souvent, il lui confiait son grand chagrin : il était sans nouvelles de sa famille restée à Berlin sous les bombes alliées.

Puis ce fut la déportation en Allemagne. A Romainville, avant son départ en convoi, il la fit appeler en particulier. Quand elle fut devant lui, il lui dit : " Je voulais vous dire adieu ". Puis soudain il lui prit les mains et s'écria " Haut le cœur, madame, vous reviendrez, vous reviendrez, madame, haut le cœur ! "

En vérité, il savait qu'elle partait pour une sorte d'enfer d'où peu sont revenus. Mais lui, de toute sa force d'homme jeune à elle qui n'était plus très jeune, il lui demandait de ne pas mourir, de ne pas lui donner le remord de sa mort à elle, qui n'était plus une ennemie, mais une femme qu'il estimait et respectait.

Alors, ce fut pour elle la déportation en Allemagne et l'arrivée au camp de Ravensbrück.

L'enfer, des milliers de femmes de toutes les nations, en robes rayées, presque des fantômes, tant elles étaient maigres. Et ce qui la frappa, des êtres déshumanisés, au regard vide.

Levées à 4 heures du matin, elles attendaient l'appel pendant des heures, immobiles dans le froid et la neige. Puis c'était le départ avec une pioche ou une pelle sur l'épaule, pour travailler dans les marécages, la faim au ventre avec toujours la crainte des coups ou des chiens. Au retour, le soir, de nouveau l'appel pendant des heures, pour rayer les mortes. Enfin, une maigre soupe avec un morceau de pain noir. Puis la nuit, entassées dans les baraques, à plusieurs sur la même paillasse nauséabonde, sans couverture à partir de janvier 1945 pour les faire mourir plus vite.

Et malgré toutes ces souffrances, l'amitié entre elles, les Françaises, il faut résister, s'aider, essayer de ne pas mourir pour revoir sa famille et la France, et pour que les survivantes puissent témoigner, à la face du monde, de la barbarie nazie.

Femme de cinquante ans, grave et douce, elle attira autour d'elle des jeunes femmes qui cherchaient sa protection. Chaque matin, elles lui demandaient : " Tante Angèle, quel jour est-on ? " et jamais elle ne faillit, leur donnant la date exacte. " Tante Angèle, que nous fais-tu de bon à manger ? ". Elle leur donnait des recettes où elle n'épargnait ni le beurre, ni les œufs, ni le sucre et toutes, au souvenir des jours heureux, salivaient de gourmandise et se nourrissaient en imagination.

A noter que par suite de la dénutrition, plus aucune n'avait de règles, leur faible corps défendant ses dernières forces. Ce sont elles qui lui ont appris à mâchonner

du charbon de bois prélevé sur les feux éteints dans la forêt : excellent antiseptique contre la dysenterie qui sévissait.

Et notre mère, de toute sa volonté, luttait contre l'anéantissement de son être, imposé par la loi dévastatrice du camp. Chaque matin, elle s'obligeait à se lever une des premières pour avoir le libre accès aux lavabos, et dans ce milieu de crasse, faire une toilette soigneuse avant la ruée matinale. Ces lavabos d'où coulait une eau tiédasse (même dans les wc) pour éviter le gel des canalisations. Contre les poux, elle tenait son foulard très serré autour de sa tête, sinon gare au rasage total de la chevelure. Les dimanches, jour de repos, les femmes épouillaient leur robe, et à la belle saison, les plus courageuses lavaient leur chemise qu'elles tenaient à bout de bras pour la sécher en se promenant et en chantant des vieilles chansons françaises, ou en priant par petits groupes au milieu de la cohue misérable. La nuit, ma mère dormait, la tête reposant sur ses sabots pour en éviter le vol, car un matin, elle eut la douloureuse surprise de ne plus les retrouver. Elle dut troquer le pain d'une semaine pour en récupérer une autre paire. Ces méfaits étaient dus pour la plupart à des Russes et des Polonaises, raziées par les Allemands par villages entiers, luttant sauvagement pour leur survie ou sombrant dans le désespoir, au contraire des Françaises déportées résistantes animées par un idéal.

La nuit, ma mère croit n'avoir jamais pu dormir, couchées à trois sur une paille, tête-bêche. Elle évoquait ses enfants mais de toute la force de son âme elle chassait l'angoisse sur leur devenir, pour ne pas sombrer dans le désespoir. Le jour elle était tenaillée pour une autre angoisse : voir arriver au camp ses deux filles aînées comme l'en avait menacée la Gestapo. A chaque nouveau convoi de Françaises, elle accourait et avoue qu'elle serait morte de chagrin, si elle nous avait vues devant elle, lui tendre éperdument les bras. Pour ma part, je me rappelle, après la menace de son bourreau, je revois ma mère, si digne, éclatant en sanglots et se jetant à genoux : " Pas mes enfants ! pas mes enfants ! ".

Une fois elle fut mordue par un chien. Elle défilait en bord de colonne, disciplinée et sans esbrouffe, quand elle entendit l'ordre d'un S.S. jetant son chien contre elle. Surprise et dominant sa douleur, elle planta ses yeux dans les yeux du gamin hilare ; elle le vit alors rougir et rappeler son chien. Si elle était tombée, l'animal se serait acharné contre elle.

Leur corps se décomposait, il ne leur restait plus que l'esprit pour survivre. Chaque matin, pendant les longues et douloureuses heures de l'appel, elle se régalaient de la magnificence des levers de soleil sur la plaine si proche de la Baltique. Elle regardait les jeux de lumières, de formes et de couleurs se profiler dans le vaste ciel qui surplombait cet univers de déchéance et de souffrances et la paix entraînait en elle.

Mais pouvait-elle oublier longtemps le camp ? La lutte perpétuelle contre sa propre mort, les hurlements des Kapos, les coups des S.S., les cris de ces Tziganes qui mouraient de faim sous une tente, sans aucune nourriture. En février 1945, quand la

tente fut démolie, il ne restait plus qu'un monceau monstrueux de cadavres gelés, pris dans la paille et les excréments. Elle vit arriver des convois entiers de plates-formes où gisaient les cadavres recroquevillés de malheureuses Juives venant d'Auschwitz, mortes de froid en cours de route. Elle évoquait aussi ces Polonaises, qui arrivées en fin de journée, passèrent toute la nuit dehors, nues, avant la distribution des robes rayées, au matin.

Le camp était de plus en plus chargé par de nouveaux arrivages et la mort ne faisait pas assez vite son œuvre. Les S.S. en vinrent de plus en plus à la sélection. En rangs, les femmes défilaient devant celui qui allait arbitrer leur vie ou leur mort en éliminant les plus chétives, les plus malades. Ma mère se voit alors, marchant droit, menton levé, jambes tendues pour défier le bourreau. Et elle passa, mais quelle douleur en voyant le regard éperdu des amies mises de côté, pour le sacrifice final, la chambre à gaz.

A partir de mars 1945, des bruits de bouches à oreilles se précisaient : les Alliés avançaient prenant les Allemands en tenailles entre Russes et Américains. Et l'espoir renaissait parmi ces moribondes de plus en plus décimées par les épidémies de typhus. Hélas, pour échapper à la justice des alliés, certains S.S. décidèrent de fuir en emmenant leurs misérables troupeaux de femmes sur les routes. Ce furent les terribles "marches de la mort". Notre mère fit partie d'une colonne de 1200 femmes. Après le martyre et les souffrances du camp, plus de 1000 déportées moururent d'épuisement, de froid et de faim, et souvent aussi tuées à bout portant.

Le soir, les Allemands les faisaient s'arrêter dans les vastes cours des fermes tchèques. Pour les nourrir, ils réquisitionnaient les petites pommes de terre cuites pour les cochons, et jetaient le contenu des cuveaux au milieu des femmes qui affamées, se précipitaient et se battaient. Les S.S. ramenaient alors le calme en les assommant à coups de crosse. Les Françaises, elles se tenaient à l'écart de ce carnage. Elle détterraient, au bord des champs, des pommes de terre qui commençaient à germer. Elles mâchaient des pissenlits. Longtemps, il m'est resté ce souvenir bouleversant : la timbale rouge de ma mère. Elle me l'a demandée pour l'offrir au musée de la Déportation de Morette. Visiteur, que ton regard ne glisse pas indifférent sur son fond noirci, car pour moi, il est sacré. Un soir, notre mère fit cuire dans cette timbale des escargots blancs pour calmer sa faim et elle les trouva très bons, c'était chaud, consistant, tant pis pour la bave !

Une fois sur la route, elles rencontrèrent une colonne de déportés hommes, arrêtés auprès d'une gare bombardée où les hommes, entre les rails, se vidaient par la dysenterie. Tout près, elle eut la vision insolite d'un immense tas de sarments. C'étaient des cadavres d'hommes nus, aux membres décharnés, jetés en désordre, les uns sur les autres.

Malgré tout son courage, sa volonté de faire encore un pas après les autres pas, un soir notre mère s'écroula, exténuée, en se disant : " c'est fini, demain je ne me

relèverai pas. J'avais tant espéré, et voilà, je ne reverrai jamais ni mes enfants, ni la France ". Or un miracle se produisit. Dans un rêve, elle sentit une main se poser sur son épaule et une voix lui dire : " fortifie-toi et prends courage ". C'est une parole de l'apôtre Paul qu'elle avait lu dans son adolescence et qui ne lui était jamais revenue en mémoire. Elle se dit du fond de sa détresse : " ce sont des âmes qui prient pour moi ". (plus tard, elle me confia être certaine que c'était l'âme de Mlle Sutter qui se penchait vers elle : c'était sa directrice de Neuchâtel, sa mère spirituelle qui aimait appeler sa petite pensionnaire française, ma fille d'élection ). Alors elle se redressa, continua sa route et presque aussitôt ce fut le 8 mai 1945, la fuite des S.S. et la délivrance par les Russes, si désespérément attendue.

Le jeune soldat russe qui découpa ses sabots pour lui arracher des pieds, pleura devant ses moignons gonflés et ensanglantés. Si, en cours de route, elle avait enlevé ses sabots pour reposer ses pieds la nuit, elle n'aurait jamais pu les remettre au matin. Et ne pas avancer, c'était se condamner à mort : une balle dans la tête ! Les officiers russes leur ouvrirent les portes des fermes tchèques abandonnées la veille par les civils allemands en fuite et les portes des armoires. Elle put alors échanger sa robe grouillante de poux dont elle découpa un carré autour de son matricule. Au musée de Morette (près d'Annecy) on voit ce morceau de tissu rayé avec son immatriculation : le triangle rouge des déportés politiques, le bleu-blanc-rouge des Françaises et le numéro aux cinq premiers chiffres en désordre : " 4 3 1 5 2 ", dont elle décida qu'ils lui porteraient chance. Le cœur de l'homme en détresse s'accroche aux signes les plus ténus de l'espérance.

La chance de ma mère (poids : 39 Kg) fut d'avoir été délivrée par les Russes qui, depuis la libération d'Auschwitz, avaient appris à soigner les survivants, non pas en les gavant, mais en leur faisant manger du riz, évitant ainsi une mort imprévue causée par les infections intestinales comme en furent victimes les déportés libérés par les Américains trop généreux.

Et à Thonon, que devenions-nous ? A 19 ans, j'étais devenue responsable de famille. Par chance, depuis quelques mois, je gagnais ma vie en remplaçant un instituteur résistant qui avait dû se cacher lui aussi. Fin août 1944, après la libération de la Haute-Savoie par les maquis, mon père revint de son exil en Suisse, atterré de ne pas revoir sa femme. Il était étrangement amaigri, car la Suisse recevant de plus en plus de réfugiés juifs et politiques, les restrictions étaient dures dans les camps helvétiques.

Le 12 avril 1945, nous parvint la nouvelle d'un échange, par la Suisse, entre des infirmières allemandes prisonnières en France, contre des déportées françaises. Avec un taxi à gazogène, nous nous rendîmes à l'hôpital d'Annemasse. Là, gisaient sur des lits des femmes squelettiques. Ingénument, nous leur demandions si elles connaissaient notre mère, alors l'une se souleva et nous dit " Madame Nicollet est morte, je l'ai vu emmenée au crématoire ". Atroce nouvelle, corroborée ensuite par des déportées de retour à Paris. Nous fîmes le service religieux au temple et

pendant la triste cérémonie, ma sœur Janine me chuchota au milieu de ses pleurs : " Mais maman n'avait pas de longs cheveux noirs ! ". En vérité, cette malheureuse homonyme décédée était une dame du nord de la France.

Je me revois, un soir, revenant de la classe, poussant du pied les cailloux du chemin et à chacun montait cette litanie douloureuse : " ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! ". Je demande pardon à ceux qui, ayant perdu un être cher, ont dû accepter la cruelle vérité. Mais moi, j'avais vingt ans, j'avais perdu ma mère et j'avais tant rêvé de la gâter. En arrivant à la maison, mon père avait l'air bouleversé, il me tendit un morceau de papier, écrit au crayon d'une main étrangère, qui disait que ma mère était vivante et attendait son retour. Je me rappelle, je m'évanouissais à cette lecture, puis je m'arrachais à cette syncope pour pouvoir relire l'heureuse nouvelle.

Ce fut ensuite le 8 mai 1945, l'explosion de joie universelle tandis que nous avions le cœur en deuil. Les prisonniers revenaient, quelques déportés hommes aussi, mais hélas pour nous pas de nouvelles. Je me souviens de ce premier dimanche de juin 1945. J'allai trouver un ancien professeur-dame que j'aimais beaucoup. Je lui dis : " C'est la fête des mères, mais nous, nous n'avons plus de maman, alors je vous offre ces fleurs, comme tous les enfants le font aujourd'hui ". Et l'après-midi même, nous reçûmes ce télégramme " Suis à Thionville - bonne santé - arrive bientôt ". Le miracle s'était produit, notre mère était vivante et nous revenait.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Que de monde à la gare de Thonon, pour l'accueillir ce mardi 5 juin 1945. Prévenu d'un long arrêt à Annemasse avant le changement de train pour Thonon, mon père alla le premier la rejoindre avec ma sœur Janine. Moi, à qui, avant son départ, elle avait confié sa maison et mes frères et sœurs plus jeunes, j'ai tenu à la recevoir chez elle à Thonon, pour lui remettre directement en mains sa maison et nos destinées.

Bonheur et horreur, je n'ai pas reconnu ma mère qui me souriait à la portière, tellement elle était changée, amaigrie et vieillie. Seul était bien vivant son regard bleu. Enfin l'étreinte... elle, devenue si petite, si menue, dans mes bras. Ah ! les monstres, les monstres, qu'avaient-ils fait de notre mère chérie ?

Quelques jours après, bien soignée, bien dorlotée, elle fit une grave infection intestinale. Craignant la septicémie, le docteur de l'hôpital déclara à mon père : " Je ne connais qu'un seul médicament pour la sauver. Ce sont les Américains qui l'ont inventé pour soigner leurs soldats. On le trouve encore qu'à Genève. Retenez bien le nom : PE-NI-CI-LI-NE ". Le remède miracle coûtait si cher à cette époque que ce fut la ville de Thonon qui le paya !

Puis la vie s'est écoulée comme toutes les autres vies, ombres et lumières, lumières et ombres, soucis familiaux, joies familiales !

Merveilleux cadeau de la vie, notre mère vénérée par ses enfants et petits-enfants, tendrement entourée par notre sœur Françoise à Cluses, a atteint 100 ans, gardant toute sa jeunesse d'esprit. Puis elle s'est éteinte doucement, sereinement, elle n'a pas eu le chagrin de voir pleurer ses enfants réunis autour d'elle.

Reste maintenant son souvenir, témoin d'une des périodes les plus horribles de notre histoire ; les déportés ont éprouvé des difficultés à raconter. Ils ont parlé au début, en famille, puis ils ont occulté presque tout, par pudeur, parce que c'est difficile de raconter l'indicible horreur. Or, il ne faudrait pas que, par suite de leur silence timide, leurs souffrances, leur sacrifice tombent dans l'indifférence de l'oubli. C'est ce qui m'a donné le courage de témoigner, en écrivant des souvenirs.

Je voudrais maintenant terminer par un sourire. J'aime évoquer ma mère, petite fille de 5 ans, robe longue et tresses blondes, sachant déjà écrire et traçant au tableau noir devant son orphelinat en liesse, ces mots magiques : " 1er janvier 1900 ". Rires et chansons, ce siècle nouveau ne pouvait s'ouvrir que sur le bonheur, la prospérité, le progrès de la science et surtout ce serait le siècle de la PAIX, PLUS JAMAIS DE GUERRES ! Oui, en ce 1er janvier... 1900 ne pouvait être que le siècle de l'espérance. Hélas, pensez-vous ?